

Jean-Pierre Ceton

Rapt d'amour

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

C'était drôle, à ce moment précis, d'avoir fixement présente cette phrase d'une simplicité égarante – « Les rêves ne sont pas toujours ce qu'on croit » – que j'avais dû lire dans une revue générale pour femmes et hommes d'intérieur. Quand justement je n'arrivais pas du tout à distinguer si je rêvais ou vivais hors rêve. J'étais seulement conscient de connaître des états avancés d'hallucination que je vivais comme une drogue, en fait comme la vie en général ou la pensée plutôt : je travaillais avec. J'en étais sûr autant que je le vivais, ce qui ajoutait à cela.

Passons sur les séries de bruits, éclatés, mouvants, grondants. Le monstrueux m'intéresse peu, je note la fréquence basse et laisse faire. Je parviens à séparer des sons qui se répètent de très nombreuses fois en des instants quasi ponctuels puis se renouvellent transformés en d'autres sons. Surtout je vois – ayant les yeux fermés, est-ce que je rêve? – des visages, en masse au propre sens du terme, non par addition mais par modification. À

quoi se surimprime, à cet autre moment, un décor général de livres. Là je pense : en liaison j'imagine à ce décor d'appartement où je suis allé, était-ce hier, avant-hier ? un mauvais plan, rejoindre une copine qui s'ennuyait après avoir vidé bouteille d'alcool et pipes de french chanvre comme trente-six. Vision de l'appartement, je réentends l'absence de musique, quelques vieilles personnes et une dizaine d'enfants d'âge moyen, assez gras, à l'air de souffrance d'être jeunes et d'attendre le vieil âge avec des soupirs pseudo désirants. Et tous les murs recouverts de livres. Comme tapissés, les murs. De cette masse de livres qui m'en dégoûterait comme les étals de viande-bouffe me donnent envie de ne laper que du chocolat doux venu des îles. M'approchant, croyant encore à des faux, je n'ai vu que des livres me déplaisant...

Maintenant je fixe sur les livres. Je déteste. J'exècre ce mode le plus commun du monde moderne de fixer comme ça sur quelque chose de précis, et que ça dure. On peut en rire, je m'y essaie. À cet instant je crois avoir un livre sous la main, oui je l'ai, un énorme qui croit en pages à mesure que je le découvre et qui me désespère comme tant à constater que ce n'est qu'un livre par sa matérialité. Et pourquoi pas illustré, je me pense riant ? Les visages reviennent, sans doute revenus avant, ce pourquoi j'ai pensé « illustré ». Les visages en nombre, et leur corps en toute normalité, dont celui de l'auteur du décor des livres qui jouit grisement de me voir intéressé croit-il par ses livres, je lui dirais que je déteste les décors peut-être, il me propose – une bouteille à la main – de consulter si je veux l'un d'eux, tellement son sourire, qu'il en oublie de me servir. Je ne sais plus si c'est la bouteille ou le livre qui est tombé sur la carpe. Une odeur âcre

de chat ou de chien, je n'arrive jamais à faire la différence, je siffle les chats et appelle un chien un chat. Je déclenche une lumière, prends une cigarette de tabac dont j'use comme si je fumais du petit chanvre, puis coupe la radio. Pire que tous les chiens qui hurlent dans toutes les forêts du monde. Des bruits comme jamais entendus, d'un volume comme je l'aime parfois pour d'autres musiques, des interactions à n'en plus finir productrices de séries sonores se décomposant ou se composant, comment savoir? Je crains trop la composition, je voudrais changer comme on peut le faire d'un programme. Des arrivées incessantes de sons les plus divers accélèrent une composition que je perçois en termes d'application. Je remarque que tout ceci s'exacerbe quand je regarde mes livres. Je m'en vais vite les cacher derrière le gros fauteuil, je vois le fauteuil en livres...

Je me suis endormi, réveillé, le fauteuil est là, il n'est plus qu'un seul livre. C'est un livre rare de merveilles, celui d'une histoire sublime comme il n'en a jamais existé. D'amour bien sûr, superbe, je raconte pas. Donc je m'endors, je rêve que je m'endors. J'ai la main posée sur des piles de livres. Avec une pile j'en construis une autre et ainsi de suite. Tous ces livres racontent la même histoire. D'amour. Je m'en sors, ne conserve que le personnage. C'est Louma – que j'aime évidemment – la belle jeune fille de l'histoire d'amour, mais quoi? quelle histoire? De ma tête, d'un livre de ces livres, mais lequel? Oui j'y suis, le fauteuil, pourquoi le fauteuil ne serait pas un livre? Et, est-ce que je sais si je préfère les fauteuils ou les livres? Je pense, je rêve que je pense que je suis un peu radicalement fou, et m'en réjouis comme d'une liberté attendue. Je vois Louma, je me la repré-

sente bien, je vis d'elle. Louma revient, j'en suis heureux. Elle est très belle, originaire d'un pays inconnu, elle a fait ses classes en Europe du Sud et maintenant elle est ici venue pour apprendre une langue nouvelle. Mais elle s'y perd avec les langues anciennes, alors elle fait de la pratique, chante, éructe de son corps total cette langue qu'à peine elle entrevoit dire au plus près de sa vie sa pensée son corps, que tout d'elle en change à mesure. J'entends bien ce qu'elle dit mais suis gêné par ces piles de livres qui me brûlent la main. Là je m'éveille subit, c'est facile, à temps pour déposer la cigarette consumée sur mes doigts. Donc je ne dors plus, le fauteuil n'est pas un livre, je bois un verre d'eau, mon estomac va mieux donc toute ma personne. Je ris en pensant à Louma. Je recherche ce que je lui disais, ferme les yeux en reprise de rêve, donc je préfère le rêve. J'en ris. Je ne trouve pas. Je ris jusqu'à rêver que je ne retrouve pas ce que je lui disais. À ce moment, les sons sont marins, vagues, tempêtes, bruissements infinis. Louma s'étire sur une plage, riant folle les bras en l'air dressés, comme si elle écoutait une musique précise qu'elle rythmait sur les bruits de la mer. Louma s'arrête soudain. Je veux encore entendre les sons marins qui correspondaient si bien à la gestuelle de Louma. Je ne produis plus que des sons mécaniques et violents qui s'assombrissent en crépitements... Quand je ne rêve plus je comprends que c'est Louma qui parlait, comme elle aurait pensé à moi, et non moi qui le faisais. Il me revient clairement qu'avec force elle disait être seule sur la terre. Je m'éveille en sursaut ou rêve que je m'éveille à cause de cette découverte soudain que dans le livre il n'y a pas d'autre personnage que Louma. Donc Louma

est seule sur la terre de ce livre, et l'histoire d'amour est celle du désir de Louma d'un amour de s'aimer follement d'amour. Juste d'amour de l'ivresse de l'amour qui rend folle au point de n'être plus d'aucun monde, donc elle est seule sur la terre de l'amour dans l'histoire qui est celle de ce livre rare et unique qui est le fauteuil derrière lequel sont cachés tous les autres livres. Ce qui me semble : alors d'une cohérence et d'une logique rassurantes à m'endormir jusqu'au plaisir.

Je suis en train d'absorber un verre d'alcool et j'allume de concert la radio et une cigarette. Voici Louma cherchant l'objet de cet amour qui n'est que du désir, désespérée de ne jamais le trouver, errant dans les innombrables chemins qu'elle peut s'imaginer, un jour elle croit apercevoir dans le regard de quelqu'un une similaire aspiration d'essentiel à l'amour. Complication dramatique, cet être s'écroule sous ses yeux d'une balle égarée tirée par des terroristes qui faisaient semblant de faire un casse dans une boutique minable tandis que d'autres d'entre eux faisaient sauter à deux pas de là une banque de données sur la population générale. [...]